

habileté de son sexe qui ne néglige aucun moyen, si petit qu'il soit, pour arriver à son but, avait jugé qu'il valait mieux le lui apprendre elle-même. C'était montrer au jeune homme une confiance dont il serait fier, et qui le disposerait bien à favoriser ses plans particuliers.

Après déjeuner, le matin, Evariste Leblanc était parti pour Charlottetown, et Isidore aux champs. Vers onze heures, la pluie s'était mise à tomber, et avait forcé Isidore de rentrer à la maison. Après dîner, il se disposait à repartir, lorsque Nanette vint l'arrêter :

—Vois, lui dit-elle, ces nuages noirs à l'horizon, le temps menace encore ; certainement, tu feras mieux, mon garçon, de rester à la maison.

—Pensez-vous ? fit Isidore. Alors, vous avez quelque chose à me donner à faire dans les granges ou à l'entour de la maison.

—Oui, tu pourras fendre du bois pour la cuisine, tout à l'heure mais ça ne presse pas ; tu peux bien te reposer un peu ; entre ici me tenir compagnie un instant ; je n'aime pas à être seule, ainsi, surtout par ce temps gris ; cela me rend mélancolique.

Ils entrèrent dans la cuisine. C'était une pièce très propre, aux murs blancs, garnis d'étagères sur lesquels reluisaient des pots, des casseroles et toutes sortes d'ustensiles de cuisine. Des fers chauffaient sur le grand fourneau, et sur la table un énorme paquet de linge attendait le repassage.

—Vois, dit-elle, l'ouvrage ne me manque pas. Céleste devait venir m'aider aujourd'hui, mais son cousin a voulu absolument l'emmener à Charlottetown.

—Qui sont donc cette Céleste et son cousin ?

—Quoi ! tu ne sais pas ?

—Non. Voulez-vous parler de M. Evariste Leblanc.

—Oui.

—Dans ce cas, je connais le cousin ; mais je ne pense pas avoir vu la cousine.

—Il est bien possible que tu ne l'aies pas vue, mais tu la verras un jour ; tu ne perdras rien pour attendre, car elle vient ici assez souvent.